Qui sait ce que je suis vraiment ?

« Connais-toi toi-même », pouvait-on lire sur le fronton du temple d'Apollon à Delphes. Socrate avait fait de cette injonction sa devise : la connaissance de soi est la condition première de la sagesse véritable. Mais précisément, si ce savoir doit être acquis, c'est qu'il n'est pas possédé immédiatement, du moins pas de façon complète. Que je sois à moi-même un mystère, c'est sans doute là l'enseignement le plus profond de cette formule, qui explique qu'elle ait pu paraître à Socrate une injonction véritablement philosophique. Comment alors accéder à ce savoir sur moi-même ? Qui sait ce que je suis vraiment ?
On peut dans un premier temps, et même si cette définition approximative doit être par la suite retravaillée, entendre par « vérité » une représentation de l'objet conforme à ce qu'est l'objet en lui-même : « *adæquatio intellectus et rei* », « adéquation de l'idée et de la chose », selon la définition classique héritée de saint Thomas. Cette « adéquation » entre représentation et objet de la représentation pose évidemment des problèmes tout particuliers lorsque le sujet et l'objet de la représentation se confondent. L'opinion commune, la *doxa*, présuppose que chaque sujet sait immédiatement qui il est et ce qu'il est, puisqu'étant « lui-même », le sujet est identique à soi, il ne diffère pas de lui-même, il n'est pas un autre, un étranger, pour lui-même. La devise socratique nous invite à dépasser cette naïveté et à découvrir que la connaissance de soi suppose de complexes médiations, dans lesquelles le rapport à l'autre peut être non moins important que l'observation de soi. De ce point de vue, je ne suis pas nécessairement le mieux placé pour accéder à ma propre vérité. Il faut distinguer plusieurs questions. Il faut d'abord se demander quel est ce « quelque chose » sur lequel je m'interroge lorsque je m'interroge sur moi-même : s'agit-il de moi comme une chose parmi les choses, c'est-à-dire comme un corps ? Ou s'agit-il de cette part de moi-même qui semble irréductible à la corporéité, et que l'on nomme l'esprit, ou le psychisme ? Nous traiterons successivement de ces deux aspects de la connaissance de soi, en nous demandant pour chacun d'eux en quoi le rapport particulier que j'ai de moi à moi-même constitue un privilège, ou au contraire un obstacle, pour savoir ce que je suis vraiment. Cette analyse nous conduira à penser la connaissance de soi comme une *construction* de soi bien plus que comme la découverte et la description d'une chose dont le vérité serait constituée une fois pour toutes.

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 9 pages.

***

On peut, pour commencer par l'aspect le plus simple de la question, analyser la façon dont j'accède à une connaissance de mon propre corps. Cela contribuera à mieux comprendre ensuite la spécificité de la connaissance psychologique ou morale que je peux avoir de moi-même.

D'un certain point de vue, mon rapport à mon propre corps semble faire de moi celui qui en possède la connaissance la plus intime, donc la plus exacte. Je suis, comme être sentant, placé au cœur de mon vécu corporel. Je suis le seul à ressentir les effets du fonctionnement de mon organisme, mon état physique, à travers les sensations de faim, de fatigue, de souffrance, ou de plaisir. Comme le montre Georges Canguilhem dans *Le Normal et le pathologique*, la science médicale à une tendance trop courante à traiter le sujet comme une simple chose. Or nul ne peut prétendre me dire, de l'extérieur, s'il est *vrai* que je souffre ou que je ressens du plaisir. De plus, je suis le seul à vivre avec mon propre corps tout au long de mon existence, à en éprouver en permanence les capacités, la résistance ou encore les faiblesses.

Cependant ce rapport intime à moi-même ne doit pas masquer le fait que je ne connais pas de façon totale et parfaite le fonctionnement de mon organisme. Cette méconnaissance de moi-même, j'en fais particulièrement l'expérience lorsque mon organisme fonctionne mal, ou lorsqu'il subit des modifications qui m'échappent à moi-même telles que la maladie, la puberté, le vieillissement, etc. Je suis seul, par exemple, à savoir que je souffre et comment je souffre, mais j'ai le plus souvent besoin d'autrui pour comprendre, maîtriser, voire supprimer la souffrance.

Cette méconnaissance de moi-même est due à deux causes. D'abord, la plus grande partie de mon organisme me demeure cachée. Ensuite, le fonctionnement de mon organisme est extrêmement complexe. Ces deux causes font que ma *position* ou la façon dont je suis placé par rapport à moi-même me handicape dans la connaissance de moi-même. Il faut d'abord noter que je ne peux pas observer l'intérieur de mon corps – ni même la totalité de mon apparence extérieure – sans des intermédiaires tels que l'instrumentation scientifique, les miroirs, les portraits, les photographies ou les films, ou encore le regard d'autrui. Narcisse sait bien qu'il lui manquera toujours le point de vue sur

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 9 pages.

lui-même qui l'intéresse le plus, à savoir ce qu'il est vraiment dans le regard d'autrui : la quête désespérée, dans les miroirs et dans les portraits, de ce regard, échouera toujours à lui donner à se voir lui-même comme les autres le voient.
Par ailleurs, si le problème est celui d'une connaissance objectivée et scientifique du fonctionnement complexe de l'organisme, cette connaissance suppose des compétences scientifiques générales que je ne possède pas spontanément. Aussi le médecin ou le biologiste possèdent-ils paradoxalement une vérité sur moi-même dont je suis dépourvu – à moins que je ne me trouve moi-même être un spécialiste dans ce domaine.

***

L'aspect le plus intéressant de la question posée est cependant de savoir si cette problématique de la connaissance physiologique de soi par l'intermédiaire d'autrui peut s'appliquer dans les mêmes termes à la connaissance psychologique et morale de soi-même.
La connaissance de soi comme être pensant prend primitivement la forme de la conscience de soi. Je pense ma propre pensée, et je me pense comme sujet de ma propre pensée : comme le montre Descartes dans les *Méditations métaphysiques*, je ne peux pas penser sans penser *que je pense* et *que je suis*. Cependant cette conscience de soi n'est pas en elle-même une connaissance sans mystère, elle n'est que le commencement d'une interrogation sur soi-même. Kant fait sur ce point une distinction essentielle dans la *Critique de la raison pure* : « la *conscience* de soi, écrit-il, n'est pas encore une *connaissance* de soi ».
« Je suis, mais que suis ? », se demande de même Descartes dans les *Méditations métaphysiques*, après avoir affirmé que je ne peux pas penser sans avoir conscience de moi-même. À cette question, il répond de la façon suivante : je suis essentiellement une substance pensante, dont toute l'essence n'est que de penser, et qui est donc immatérielle, simple, immédiatement évidente et transparente à soi. La pensée se pense elle-même, *le sujet connaissant et l'objet à connaître se confondent*, donc il devrait y avoir une parfaite adéquation de la pensée et de la chose dans la connaissance psychologique par chacun de soi-même : « il n'est rien de plus aisé à connaître que l'esprit », écrit Descartes.

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 9 pages.